Patriotes italiens en Grèce (1825)

Brigitte Urbani

▶ **To cite this version:**

Brigitte Urbani. Patriotes italiens en Grèce (1825). Italies, 1997, Italies, Voyager à la découverte de.. (1), pp.47-73. 10.4000/italies.3411 . hal-02550626

HAL Id: hal-02550626
https://amu.hal.science/hal-02550626

Submitted on 22 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Italies
Littérature - Civilisation - Société

1 | 1997
Voyager à la découverte de...

Patriotes italiens en Grèce (1825)

Brigitte Urbani

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/italies/3411
DOI : 10.4000/italies.3411
ISBN : 978-2-8218-1130-0
ISSN : 2108-6540

Éditeur
Université Aix-Marseille (AMU)

Édition imprimée
Date de publication : 1 janvier 1997
Pagination : 47-73
ISBN : 1279-2195
ISSN : 1275-7519

Référence électronique
Brigitte Urbani, « Patriotes italiens en Grèce (1825) », *Italies* [En ligne], 1 | 1997, mis en ligne le 01 octobre 2011, consulté le 03 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/italies/3411 ; DOI : 10.4000/italies.3411

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Italies - Littérature Civilisation Société est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Patriotes italiens en Grèce (1825)

Brigitte Urbani

1 Cette communication, dont le but est d'exposer les espérances et les désillusions des patriotes italiens du siècle dernier qui, dès le début des années '20, partirent aider la Grèce et même combattre dans les rangs de ses soldats, se fondera sur trois documents de l'année 1825 : les lettres d'exil de Santorre di Santa Rosa[1], et deux journaux de voyage en Grèce de deux patriotes italiens exilés : le *Jounal du siège de Navarin* du Comte Giacinto Provana di Collegno[2] et la relation de voyage du Comte Giuseppe Pecchio, *Une visite aux Grecs*[3]. Mais avant d'explorer ces trois documents, peut-être ne sera-t-il pas inutile, compte-tenu de la très grande variété de périodes qu'embrassent les diverses communications de ce colloque, de faire au préalable quelques rappels historiques élémentaires, afin que la situation particulière de nos trois personnages soit parfaitement claire.

2 Chacun sait que l'année 1820 marque le début de la première grande vague révolutionnaire qui, partie des colonies espagnoles d'Amérique Latine, se répandit dans l'Europe entière comme une traînée de poudre, et vit se succéder des révoltes en Espagne, au Portugal, en Italie, en Russie, en Grèce. Les révolutions de 1820-21 éclatèrent en Italie et en Grèce pour les mêmes motifs : l'indépendance et donc la libération pour l'une de la longue main mise de l'Autriche, et pour l'autre de l'esclavage dans lequel la domination ottomane la tenait depuis quatre siècles. La révolution grecque, qui eut une issue positive relativement rapide, alors que les révoltes italiennes de 1820-21, 1830-31, 1843, 1844, 1848 ... se soldaient par des échecs, fit figure de modèle en Italie (Mazzini cite souvent la Grèce en exemple). En effet, en 1831 naissait officiellement un petit Etat grec indépendant (Péloponnèse plus Attique) alors qu'il faudra à l'Italie encore trente ans pour devenir officiellement « Royaume d'Italie ».

3 Malgré tout ce que l'on a écrit au cours des cent dernières années sur les destinées parallèles de l'Italie et de la Grèce, sur les liens étroits que les deux pays ont toujours entretenus, discours « obligés » liés aux commémorations d'événements divers, colloques tenus sur le thème de l'éveil national des deux pays ou du binôme « Italia-Grecia », allocutions édulcorées où l'on se proclame soeurs bien aimées de toujours, les rapports

entre l'Italie et la Grèce n'avaient pas été toujours faciles ni sereins[4]. Pendant longtemps, le problème religieux, né du schisme d'Orient, avait conduit une bonne partie de l'Europe à considérer ce pays comme « infidèle », et la domination turque comme une punition méritée[5]. Les colonies grecques installées en Italie n'étaient pas si bien intégrées que cela[6] ; et si le culte idéal de la patrie des Muses se maintenait dans l'imaginaire des couches les plus instruites, la réalité poussait à considérer avec beaucoup de méfiance et même de suspicion les commerçants ou les bourlingueurs grecs, bien connus pour leur débrouillardise, et donc pour leur roublardise.

4 L'éveil national de la Grèce[7], qui devait trouver sa manifestation la plus concrète dans la révolution de 1821, avait été préparé pendant tout le XVIII° siècle grâce à des contacts avec les « Lumières », favorisés par les échanges commerciaux et les voyages de certains intellectuels grecs. Stimulé par la Révolution Française, il avait trouvé un terrain favorable dans l'affaiblissement passager de l'empire ottoman, alors miné par l'anarchie. Or, fait absolument remarquable, et qui fut donné maintes fois en exemple en Italie, la prise de conscience ne se limita pas aux intellectuels, elle gagna rapidement les masses paysannes. Des sociétés secrètes ou hétairies se constituèrent et regroupèrent des membres de toutes les classes sociales. Une fois venu le moment favorable, des milliers de Grecs se soulevèrent. Le 1° Janvier 1822 à Epidaure fut rédigée la première constitution. Certes, la bataille fut dure contre les Turcs, et les Grecs ne furent pas les seuls à y participer, mais elle devait se solder par une victoire : en 1831 l'Etat grec était officiellement reconnu par les grandes puissances européennes.

5 La lutte des Grecs pour leur indépendance fut en effet patronnée par une grande partie de l'Europe. Celle-ci avait depuis plusieurs années les yeux fixés sur la Grèce et bien des événements l'avaient émue. L'intérêt pour l'Hellade s'était éveillé entre la fin du XVIII° siècle et le début du XIX°, à la suite de l'essor considérable qu'avaient pris les études classiques dans l'Europe entière. Les nouveaux humanistes, français et allemands en particulier, avaient écrit de nombreux ouvrages sur l'Antiquité grecque. Dans le domaine de l'art, c'est l'époque du néoclassicisme dont le concept de beau idéal est étroitement lié à la perfection de l'art grec antique. Des bourses sont accordées à de jeunes étudiants grecs, et la Grèce devient, en dépit de l'occupation turque, un but de tourisme très apprécié des voyageurs de toutes nationalités (Byron, pour citer l'un des plus célèbres, y séjourna longuement deux fois, et y mourut). La ville d'Athènes était devenue un lieu de réunion pour les hellénistes étrangers, et l'on oeuvrait pour la sauvegarde et la restauration du patrimoine antique.

6 Néanmoins l'opinion publique est émue de savoir la Grèce, pays chrétien, berceau de la civilisation européenne, en proie à l'esclavage des Turcs. Les voyageurs et savants qui y ont séjourné ont raconté la douleur qu'ils avaient éprouvée à voir le peuple grec esclave, souffrant, misérable. Quelques manoeuvres politiques ont également choqué profondément les consciences, comme par exemple l'affaire de Parga, cette ville de la côte albanaise qui fut « vendue » aux Turcs par l'Angleterre pour 150 000 livres sterlings (c'est du moins ainsi que la tractation entre les deux puissances fut interprétée) : tous les habitants de la ville, plutôt que de se soumettre à la sujétion ottomane déterrèrent leurs morts, les brûlèrent ; puis ils s'en allèrent, emportant avec eux leurs objets de culte et les cendres de leurs défunts. Il fut dit que l'affaire de Parga souilla l'honneur anglais d'une des taches les plus noires. Toute l'Europe s'en scandalisa. La poésie italienne se fit l'écho de cette triste histoire, et le long poème de Giovanni Berchet, *I profughi di Parga*, émut grandement les consciences. L'auteur y narre avec passion la tragédie de cet exode, non

sans mettre en relief des thèmes politiques en relation avec l'Italie de l'époque[8]. Monti s'en indigna dans quelques sonnets[9]. Le peintre Francesco Hayez en fit le sujet de trois grands tableaux[10].

7 C'est pourquoi quand, en 1821, la Grèce (Attique et Péloponnèse) se souleva et promulgua quelques mois plus tard sa première constitution, elle rencontra le soutien sincère des populations européennes, au sein desquelles se développait un vaste mouvement philhellénique[11]. Ce mouvement se manifesta sous de multiples formes : création de comités de soutien, nombreuses collectes d'argent, publications sur la Grèce, réactions de la presse, des hommes de lettres et des artistes chaque fois que l'on avait connaissance d'un nouveau drame (les massacres de Chio firent réagir Victor Hugo et Delacroix). L'Europe manifesta le souhait d'entreprendre une grande guerre contre les Turcs, d'engager en somme une nouvelle croisade (les peuples d'Europe bien sûr, non leurs gouvernements qui ne voyaient pas ce mouvement d'un oeil favorable). Et surtout la révolution grecque eut pour effet le départ immédiat pour la Grèce de corps expéditionnaires de volontaires[12] : ils partirent de Londres, de Marseille, d'Allemagne. Parmi les volontaires, un nombre notable de patriotes italiens, dont les trois amis qui sont l'objet de notre étude, Collegno, Santa Rosa et Pecchio.

8 Pour bien comprendre et mesurer la désillusion qui allait frapper nos trois voyageurs, il convient d'insister sur le mouvement d'enthousiasme en faveur de la Grèce qui déferle sur toute l'Europe : un mouvement qui se fonde sur la nostalgie de la gloire passée du pays et sur une transfiguration des Grecs, en qui l'on voit de véritables héros donnant l'exemple aux autres peuples opprimés. Et d'autant plus héros qu'ils se rebellent contre des musulmans, des infidèles, des renégats. On est persuadé qu'ils sont les dignes descendants des grands hommes d'autrefois, et que le devoir de chacun est de les aider à sortir de l'esclavage et de la misère. Sous les haillons et les chaînes, on imagine la fière trempe d'Alexandre, de Léonidas, d'Achille, et l'on croit qu'un petit coup de balai fera resplendir comme autrefois le Parthénon...

9 Nos trois amis ont participé activement aux mouvements révolutionnaires piémontais de 1821. Santorre di Santa Rosa a été l'élément moteur de la révolution de Mars. Tous trois ont été condamnés à mort : Santa Rosa et Collegno pour « lèse majesté trahison et rébellion », Pecchio « par contumace et pour haute trahison » ; tels sont les termes de leurs condamnations, que l'on peut lire aujourd'hui dans la salle qui leur est réservée au Musée du Risorgimento de Turin.

10 Celui qui ensuite eut le plus de démêlés avec la justice fut Santa Rosa : réfugié en Suisse, il fut obligé de gagner la France, l'Autriche ayant ordonné au gouvernement helvétique de l'expulser ; en France, les mandataires de la police piémontaise sont à ses trousses, et obtiennent du gouvernement français (alors dominé par les « Ultras ») qu'il soit incarcéré et jugé. Contraint de quitter la France, il part pour l'Angleterre où déjà bien des patriotes italiens avaient trouvé refuge. Cet acharnement des polices autrichienne, piémontaise et française sur sa personne peut en partie expliquer l'accueil inattendu qui lui fut réservé en Grèce. Ajoutons que ses nombreux écrits, comme par exemple l'essai intitulé *De la révolution piémontaise* que les lecteurs s'arrachèrent et surent vite lui attribuer bien qu'il fût anonyme, avaient largement contribué à la notoriété européenne du personnage.

11 Santa Rosa, dans sa correspondance, est très explicite sur les motifs de son départ. La vie est chère en Angleterre, il peine énormément pour gagner très peu d'argent. Mais surtout il se sent terriblement inutile ; il a besoin de se consacrer à quelque grande et noble cause. Il envisage même de s'installer en Grèce, et d'y faire venir son épouse, Carolina, et leurs

cinq enfants. Il semble en effet que d'une part la situation financière de la famille soit assez précaire (le comte a encore quelques dettes à Londres que son épouse a du mal à rembourser, et le fait que la vie ne soit pas chère en Grèce est un argument qui revient à plusieurs reprises dans les lettres), et d'autre part la conjoncture politique est telle qu'il ne voit pas d'autre possibilité de revoir un jour les siens. Collegno dans son *Journal*, ne parle jamais de sa famille, mais sans doute ses motivations étaient-elles comparables : la difficulté de vivre décemment en Angleterre, et le besoin de se sentir utile.

12 Collegno et Santa Rosa partent de Londres le 1° Novembre 1824. Ils arrivent à Nauplie le 8 Décembre. Moins de quatre mois après, l'enthousiasme du second s'est considérablement refroidi : dans une lettre du 2 Avril à son épouse, il reconnaît s'être leurré sur le pays, et souligne qu'il n'est pas pensable que Caroline et les enfants viennent vivre ici, même s'il y trouvait pour lui un « stabilimento personale vantaggioso »[13]. Collegno, dans son *Journal*, écrit que dès que la mission précise pour laquelle il a été engagé, c'est-à-dire la défense de la place forte de Navarin, sera accomplie, il s'empressera de rentrer en Angleterre. Santa Rosa aurait fait de même s'il n'avait trouvé la mort à la bataille de Sphactérie. Le 23 Mai 1825, Navarin doit capituler. Le 1° Juin Collegno est déjà à Nauplie ; le 10, il part, et son journal se termine sur cette phrase triomphante, soulignée d'un point d'exclamation : « Je retourne vers la civilisation ! »[14]

13 Le Comte Pecchio est arrivé plus tard et son séjour a été bref : à peine deux mois. Parti d'Angleterre les derniers jours de Mars 1825, il débarque à Nauplie à la mi-Avril et en repart le 11 Juin. Contrairement à ses deux amis, il n'est pas venu pour combattre mais pour « voir » : sans doute remplissait-il une mission de reconnaissance pour le compte des comités philhelléniques britanniques : il ne le mentionne pas explicitement, mais son journal, contrairement aux récits des deux autres patriotes, oscille entre le récit-souvenir et le rapport de mission.

14 Le journal de Collegno a été écrit en français et publié seulement en 1885, celui de Pecchio a été publié dès 1826 en italien, en anglais et en français. Quant aux lettres de Santa Rosa elles sont en français, en italien ou en anglais, selon leurs destinataires[15].

15 Ce sont trois documents extrêmement différents par leur forme et leur contenu, et d'un grand intérêt, car ils reflètent bien la situation de l'ensemble des patriotes italiens (on pourrait même dire, des patriotes tout court, car en Grèce ils oeuvrent ou s'ennuient aux côtés de Français, de Suisses..., venus pour les mêmes motifs), qui partirent pour des raisons idéologiques mais aussi bassement matérielles, et qui se sentirent grugés. C'est ce qui peut expliquer que certains, peut-être mieux avertis que d'autres, s'enrôlèrent, pour survivre, non point dans le « bon camp », mais dans celui des Turcs. D'où, en dépit de leurs désillusions, l'indignation de Santa Rosa et de Collegno devant ces traîtres : avec douleur Collegno écrit que lui, patriote piémontais, exilé pour avoir trop aimé sa patrie, a remis Navarin entre les mains du colonel Romeo, autre patriote, napolitain, exilé pour les mêmes raisons, mais à la solde de l'oppresseur turc, contre la liberté de la Grèce[16]. Peu auparavant, Santa Rosa avait écrit une lettre bien sentie à ce même colonel, soulignant la honte de sa situation et l'invitant à changer de camp[17].

16 Forme différente mais contenu très proche chez Collegno et Santa Rosa, qui ont vécu les mêmes expériences, contenu différent avec Pecchio qui n'a été que spectateur. Or c'est dans la confrontation des deux types de textes que surgissent de manière éclatante les contrastes entre « vision de l'intérieur » et « vision de l'extérieur », réalité et stéréotypes, et donc que s'expriment la douleur, la colère ou la gêne de ces hommes qui parviennent difficilement à assumer ou tout simplement à admettre la vérité, à savoir que l'identité

qu'ils croyaient trouver - identité entendue comme communauté de pensée, d'action, d'objectifs - est en fait une altérité. Ils découvrent un autre pays, un peuple différent, une civilisation étrangère, si étrangère qu'elle en apparaît barbare. D'où l'exclamation de Collegno au moment où son bateau lève l'ancre : « Je retourne vers la civilisation ! »

17 Les lettres de Santa Rosa sont très explicites sur les illusions qu'il avait avant de partir. Il est évident qu'il croyait trouver en Grèce une autre Italie, et qu'il était prêt à l'aimer et même à donner sa vie pour elle. Parlant de son pays, pour la liberté duquel il a été condamné à mort, il disait « Ho amato la patria più che la mia famiglia »[18]. Parlant de la Grèce, qu'il ne connaît pas encore, il écrit qu'il désire « servire la nazione Greca come una seconda patria »[19]. Dans une belle lettre à Victor Cousin, il explique qu'il aurait pu aller en Espagne, mais qu'il n'a point de sympathie pour ce pays. Au contraire, écrit-il : « Je sens pour la Grèce un amour qui a quelque chose de solennel ; la patrie de Socrate (...) le peuple grec est brave, il est bon, et bien des siècles d'esclavage n'ont pas pu détruire entièrement son beau caractère »[20]. Pour lui le peuple grec est « un peuple frère » et donc, ne pouvant rien faire pour l'Italie, il considère comme un devoir de consacrer à la Grèce les quelques années de vigueur qu'il lui reste. Il écrit à son ami Luigi Porro avec l'enthousiasme d'un croisé : « il mio cuore mi dice : 'servi la Grecia'. Se io non ubbidisco a quella voce, non son tranquillo. Tu non ti puoi immaginare come io veneri ed ami quella terra, sacra terra. Che posso io per la mia patria, ora ? Nulla. Tu lo sai. Se la Grecia cade, non cadono con essa tutte le speranze di libertà ? Io nulla potrò per impedire o ritardare la caduta ; ma contemplarla da Nottingham sarebbe troppo doloroso »[21]. Il est vrai qu'en 1824, à l'heure où il écrivait ces lettres, les révolutions européennes avaient été étouffées, et que seule la Grèce résistait encore, vivant exemple pour les peuples souffrants de l'Europe entière. En somme il croyait trouver en Grèce une autre Italie, d'autres patriotes prêts comme lui à donner leur vie et disposés à l'accueillir comme un des leurs. Amer de la défaite provisoire que les siens avaient rencontrée dans leur conquête de la liberté, il souhaitait assister à la victoire finale de ces frères de combat ; il espérait « nella pacificazione e nella rinascente felicità di quel paese. ». Pecchio aussi, d'ailleurs, quelques mois plus tard, s'embarque « bien convaincu » qu'il sera « témoin de la victoire définitive d'un peuple qui depuis quatre ans combattait pour sa liberté »[22].

18 Pour lui, le problème de la langue, croit-il, ne se posera pas. En Grèce « si parla generalmente italiano », écrit-il à Carolina et à d'autres correspondants, « e il clima è dolcissimo »[23]. Soucieux de communiquer aussi avec les autochtones dans leur propre langue, il se procure des manuels de grec moderne, et pendant les quarante jours que dure le voyage en mer, il travaille son grec, dont il poursuit assidûment l'apprentissage durant les premiers jours dans le pays.

19 De toute évidence, Santa Rosa a eu quelques échos du triste état dans lequel en réalité se trouvait la Grèce. Si avant même de partir il écrivait : « imparerò a conoscere il paese, gli uomini e le circostanze »[24], s'il soutenait que « bien des siècles d'esclavage » n'avaient pas pu détruire entièrement le « beau caractère » des Grecs[25], c'est qu'il avait eu vent de déceptions de prédécesseurs. Mais il est si persuadé de l'identité de ce pays et de ses habitants au sien qu'il croit qu'un peu de bonne volonté et de compréhension élimineront les malentendus. Il a dû être terriblement choqué en débarquant à Nauplie, mais il se refuse à juger sans connaître suffisamment. Ecoutons sa première réaction : « Io non giudicherò questo paese come altri hanno fatto, indovinando, sentenziando prima di conoscere. E' certo che vi è nel popolo religione, onestà, sincerità, devozione alla patria. Nelle classi superiori, chi può non aspettarsi che la lunga, orribile servitù sofferta non

abbia impedito alle più nobili facoltà dell'anima il loro sviluppo ? »[26]. Il réitère cette volonté dans une autre lettre : « Osserverò freddamente, imparzialmente, e non imiterò quei tanti che sentenziano baldanzosamente senza conoscere »[27].

20 La déception des deux amis a été double, d'entrée, dès leur arrivée dans le port. Comment imaginaient-ils Nauplie, le siège du gouvernement du nouvel Etat grec, qu'ils nomment, à l'italienne, Napoli di Romania ? La région est dans un état de sous-développement extrême, laisse entendre Santa Rosa ; il n'ose pas écrire le mot barbarie, mais il le sous-entend, puisqu'à ses yeux le pays est retourné à un état antérieur à la guerre de Troie ; « la scimitarra turca vi distrusse ogni civiltà », les Turcs ont déteint sur les Grecs, lesquels sont « ignoranti delle memorie antiche »[28]. Quant à l'accueil que leur offre le nouveau gouvernement provisoire, il est des plus froids. Alors qu'il était encore en Angleterre, on avait promis à Santa Rosa un poste important, comme l'administration de la guerre ou des finances. Sur place, malgré des lettres de présentation de Londres, lettres entre autres de députés grecs, on le fait attendre plus de quinze jours, on tergiverse, on lui dit « qu'on verra »..., si bien qu'excédé il part visiter le pays (Athènes, Epidaure, Marathon...). Ayant appris que des manoeuvres importantes se préparaient, il rentre à Nauplie et offre à nouveau ses services. On lui répond que son nom est trop connu en Europe, et que ce serait se compromettre vis-à-vis des grandes puissances bienveillantes que de l'employer. Ses amis cherchent à le convaincre d'abandonner : il a déjà fait plus que son devoir... En vain. Il s'appelait précisément Santorre Annibale De Rossi di Pomarolo, Conte di Santa Rosa. Farouche dans sa volonté de servir celle qui ne veut pas de lui mais dont il se considère fils, il s'engage comme simple soldat sous le nom de De Rossi et part à Navarin avec Collegno, qui a obtenu un poste de responsabilité (Santa Rosa a quarante ans, Collegno en a trente).

21 Navarin est l'ancienne et l'actuelle Pylos, la ville du vieux et sage Nestor de *l'Iliade*. C'est la seule référence antique que nous trouvions dans le *Journal* de Collegno. Santa Rosa, lui, ne se hasarde plus à évoquer l'Antiquité. Sa déception est immense ; il la vit avec une grande résignation et une remarquable discrétion. Jamais il ne se lamente, jamais il n'invective ; il ne veut pas accuser, il essaie de comprendre, et attribue sa très malheureuse position au fait qu'il n'arrive pas à communiquer dans leur langue avec les soldats grecs, dont il est au demeurant persuadé de la bravoure. Maintes fois revient ce problème de la langue qui l'isole et fait de lui un objet de curiosité pour ceux avec qui il combat[29]. Il a beaucoup appris dans les manuels, mais le grec que parle le peuple n'a rien à voir avec le grec officiel, et, dit-il désolé, balbutier ne sert à rien ; les Grecs sont connus pour être de grands parleurs ; si l'on ne s'exprime pas couramment et vite, il est impossible de se faire entendre. Or les Grecs - et Collegno reviendra bien souvent sur ce point - sont très indisciplinés et mal dirigés. Mais comment le leur faire comprendre ?[30] Ses dernières lettres sont particulièrement amères. Il meurt le 9 Mai à la bataille de Sphactérie. Le 1° Mai, ayant appris que Pecchio était en route, Pecchio à qui il n'avait jamais dit la vérité, il lui fait par lettre cette confession :

> « Mi pento amaramente di essermi a quarant'anni scostato dalla mia massima di condotta di non servire che la patria mia. Me ne pento perchè conosco di non essere utile, né credo di poterlo diventare. Due cose si chiedono per servire efficacemente la Grecia in un forestiere : avere assai denari, e parlare scioltamente la lingua del paese. Impossibile il primo per me ; difficilissimo, di lunga fatica, il secondo. Mi convien dunque rassegnarmi a soffrir disagi, disgusti, a cercar pericoli, senza sperarne frutto e senza la consolazione di soffrire per una patria che si ama »[31].

22 Il meurt héroïquement lors de l'attaque de l'île par les Turcs. Héroïquement car la plupart des soldats grecs se sont lâchement enfuis devant l'ennemi et l'ont laissé seul avec une poignée de fidèles. Il meurt victime de l'incompréhension des Grecs. L'un des chefs dira à Collegno que Santa Rosa « était fou de s'être fait tuer »[32]. Le 5 Juin se déroula à Nauplie une cérémonie funèbre à la mémoire des morts de Sphactérie mais, rapporte Collegno avec douleur, « on ne daigna pas prononcer le nom de Santa Rosa ! »[33].

23 Santorre di Santa Rosa était un homme généreux, exalté, pudique, un peu mystique, qui n'a jamais vraiment accepté de voir la vérité en face et a voulu attribuer la plupart de ses déconvenues au problème de la langue. Collegno est beaucoup plus lucide. Santa Rosa combattait aux côtés de simples soldats, Collegno côtoie les dirigeants, et de ce fait il a une vision beaucoup plus réaliste. Nous ne connaissons pas ses premières impressions : le *Journal* commence le 20 Avril 1825, jour du départ pour Navarin. Mais alors qu'il retourne vers « la civilisation », il se rappelle qu'à son arrivée en Grèce, la vue des montagnes du Péloponnèse l'a fait tressaillir[34]. Santa Rosa ne cessait de se désoler des problèmes de langue qu'il rencontrait. Collegno ne les mentionne jamais[35].

24 Le *Journal du siège de Navarin*, dans sa quasi totalité, relate jour après jour les actions qui furent entreprises - ou plus exactement les « non actions », car l'indolence, l'inutilité des chefs grecs (et, partant, sa propre inutilité) reviennent de façon insistante. Aucune remarque topographique : il n'est pas ici en touriste. Mais s'il ne nous informe pas sur le site en tant que tel, il nous donne de multiples renseignements sur les gens. En Grèce, Collegno a appris à connaître les Grecs, et le tableau qui en découle n'est guère encourageant.

25 Ici, les étrangers sont accueillis d'un oeil torve. Lui qui, comme Santa Rosa (du moins nous l'imaginons), pensait trouver communauté d'idéaux et fraternité, il est appelé « chien de franc »[36]. A son arrivée à Navarin, on lui refuse même un abri : « Le commandant de la place m'avait dit qu'il n'y avait plus de logement libre, et que je n'avais qu'à rester à l'air. Beau début ! »[37]. Et quand on veut bien essayer de comprendre pourquoi des étrangers sont là et partagent les périls des autochtones, leur bel idéal est détourné de son but généreux. Collegno rapporte ces propos, échangés lors d'un repas, et qui l'ont profondément avili :

> « Macri Janni [c'est le nom d'un des chefs] d'un air grave, demandait à son secrétaire assis près de lui : 'Que peut donc avoir amené ces Francs ici ? Ce n'est point leur pays, ils n'y ont rien de cher à défendre, et pourtant ils partagent nos dangers, nos privations, sans se plaindre. Que peut donc les avoir amenés ici ?' Le secrétaire d'un ton doctoral répondait : 'Le désir de gloire', et tous les convives (...) de boire à notre santé »[38].

26 D'où la réflexion d'un des chefs, déjà citée, et qui avait scandalisé Collegno, à savoir que Santa Rosa « était fou de s'être fait tuer ».

27 Les Grecs ont leurs habitudes et sont incorrigibles. Il s'use à leur expliquer maintes choses évidentes qu'ils refusent de comprendre. Et leur paresse est déroutante. Il s'en rend compte dès son arrivée. Comme il est censé commander le génie, il voit d'emblée quels sont les travaux les plus urgents et fait un rapport au commandant. Ce dernier lit le rapport aux généraux, lesquels passent des ricanements à l'indignation. Collegno avait mis en avant la nécessité de construire des traverses de terre : « on déclare que les Grecs ne sont point esclaves, que pas un ne portera de la terre »[39] ; et ces traverses, indispensables à une défense efficace, ne seront jamais construites.

28 Ils sont d'une rare couardise : le soir, les sentinelles crient en se cachant sous les remparts, si bien que l'ennemi pourrait arriver jusqu'aux pieds des murs sans que personne s'en aperçoive. Lorsque la place-forte, assiégée, est contrainte de parlementer, personne ne veut aller dans le camp musulman : c'est lui que l'on persuade de se porter volontaire. Et quand il revient, sa tâche accomplie, on le soupçonne d'avoir trahi et vendu Navarin aux Turcs. Bientôt il faut quitter la place forte ; mais personne n'ose sortir premier, c'est lui qui doit ouvrir la marche. Aucun esprit de sacrifice pour la patrie chez les plus hauts placés, qui pourtant devraient donner l'exemple : on a demandé au président (Conduriotis) de venir à Navarin se rendre compte de la situation : « celui-ci a répondu n'avoir qu'une tête, et vouloir se conserver pour sa famille »[40].

29 Ils n'ont pas le sens de la prévoyance ni de l'économie : on s'amuse à gaspiller des cartouches en tirant sur des planches au lieu de tirer sur l'ennemi ; on n'a pas pris la précaution de remplir les citernes à l'avance, et l'on consomme le peu d'eau en réserve sans penser au lendemain. Il sont voleurs : il avait une lunette d'approche, il l'a faite passer aux autres chefs ; un quart d'heure après il la réclame : elle a disparu ![41]

30 Soldats et chefs sont d'une indiscipline inouïe : on passe d'un bataillon à l'autre selon son bon plaisir, on refuse d'obéir aux ordres du Président, et le Président laisse faire (il a été donné aux bateaux de guerre de Nauplie l'ordre de porter secours à Navarin, mais personne ne se soucie de le faire[42]). Ils sont toujours prêts à attaquer quand ils sont sûrs de gagner, mais les choses tournent-elles mal qu'ils s'enfuient et laissent seuls devant l'ennemi les rares hommes courageux (c'est ainsi que Santa Rosa est mort).

31 Avec amertume Collegno constate que le camp des Turcs est bien plus civilisé et fiable. Le pacha Ibrahim, avec qui il s'est entretenu, lui a dit d'un ton ironique : « Oui... donnez-moi des nouvelles de vos Grecs. Ils ne se fient à personne parce qu'ils savent que personne ne peut se fier à eux »[43].

32 En fait, le problème est essentiellement celui de la corruption de la classe dirigeante ; ainsi s'expliquent en partie les différences d'opinion entre Santa Rosa et Collegno. Ce dernier reconnaît : « Il y a du beau, du sublime dans le caractère de ce peuple ; il ne faut pas confondre les soldats et leurs généraux, les gouvernés et leur gouvernement. Mais un étranger qui veut se dévouer à la Grèce, peut-il s'adresser à d'autres qu'aux gouvernants ? »[44]

33 Dans cette nouvelle nation (« Singulière nation ! »[45], s'exclame-t-il un jour), il se sent incompris. Il y a un abîme entre les Grecs, qu'il croyait ses frères, et lui, un abîme bien plus profond que celui qui le sépare des Turcs. A son retour du camp turc, où il a parlementé (rappelons-nous : aucun grec n'osait y aller), on lui témoigne de la méfiance, on le soupçonne de trahison. D'où cette amère conclusion :

> « Je n'ai jamais désiré de récompenses, je n'ai même pas espéré de reconnaissance de ce que je pouvais faire en Grèce, ou à Navarin. Mais être soupçonné après un mois de la vie que je fais, après que l'ami qui était avec moi a été tué les armes à la main... c'est trop fort ! Le dévouement, l'enthousiasme, sont un fruit de la civilisation. Les Grecs ne peuvent pas comprendre ces sentiments ; ils ne pourront les comprendre de longtemps, mais pourquoi resterais-je plus longtemps dans un pays où on me comprend si mal ! »[46]

34 Et il se demande : « si barbares il y a, ce pourrait bien être nous [c'est-à-dire le camp grec] et non les Turcs »[47].

35 Il y a un abîme entre l'image que l'on se fait de la Grèce en France ou en Angleterre et la réalité. Avec Collegno et avant lui, bien d'autres avaient dû exprimer les mêmes très

amères réflexions. Collegno mentionne avoir échangé quelques points de vue avec le colonel Fabvier, un Français en mission en Grèce ; ce dernier s'est vu sévèrement tancé par le secrétaire du comité philhellénique de Paris, lequel, après réception du rapport que Fabvier lui avait adressé, a répondu : « Je ne partage point votre manière de voir les choses de la Grèce »[48]. Mais, observent les deux hommes, le dit secrétaire n'avait vu « les choses de la Grèce » qu'à l'opéra.

36 La brièveté du séjour du Comte Pecchio et le caractère très ambigu de son propre journal peuvent s'expliquer par la position malaisée que pouvait donc avoir un envoyé des comités philhelléniques. Collegno le rencontre le 29 Mai et, écrit-il, il parle de « partir déjà ; il n'y est que depuis un mois, mais sa mission est remplie, dit-il. Ce n'est pas moi qui lui conseillerai de rester plus longtemps. »[49]

37 Le 24 Mai Collegno a quitté Navarin et se dirige vers Nauplie. Il souligne son changement de statut en ces termes : « quant à moi, je me considère comme dégagé de tout lien avec la Grèce, depuis la reddition de Navarin. J'avais accepté d'y commander le Génie, la place n'existe plus, je ne suis plus qu'un voyageur européen. »[50]. A partir de là et dans les quelques pages qu'il écrira ensuite avant de proclamer son retour vers la civilisation, il observera les paysages, fera des remarques sur la végétation, la fraîcheur des sources, les orangers, les citronniers, la beauté de l'Arcadie... Mais il demeurera très parcimonieux. On devine que pour lui, un pays est constitué avant tout par ses habitants, le paysage n'est qu'un décor.

38 C'est pourquoi il était important de prendre connaissance des lettres de Santa Rosa et du *Journal* de Collegno avant de se pencher sur celui de Pecchio.

39 Giuseppe Pecchio n'est pas venu en Grèce pour agir, il est venu pour « voir », et pour « faire connaître » ensuite, puisque son journal de voyage fut aussitôt publié en trois langues différentes. Certains ont dit que cette relation présentait de la Grèce une vision fausse, embellie, en somme que Pecchio n'avait pas été sincère, ou avait mal compris ce qu'il voyait. Certes, c'est l'impression que l'on ressent à une première lecture. Mais une deuxième lecture attentive permet de mieux comprendre la difficile position qui a dû être la sienne. Il y a tant de hiatus dans ce journal, et même de contradictions, que l'on finit par déceler chez son auteur une sorte de déchirement. La Grèce, de toute évidence, ne correspond pas à ce qu'il attendait (aussitôt sa mission remplie, il repart[51]) ; mais il cherche à tout prix, et avec un acharnement qui en est émouvant, à retrouver l'Antiquité sous l'actualité, à déceler ce que quatre siècles d'esclavage turc n'ont pu détruire tout à fait.

40 Le journal de Pecchio s'intitule précisément *Une visite aux Grecs*, et il se termine par une réitération de ce titre : *Fin de la visite aux Grecs*. Il se pose donc d'emblée non pas comme une description de sites et de monuments ou une relation touristique, mais comme le fruit d'un contact direct avec la population.

41 Or la première singularité qui saute aux yeux est que ce récit est abondamment garni de références antiques. Santa Rosa allait dans la patrie de Socrate, Pecchio est dans la patrie d'Homère. A tout bout de champ, il cite des phrases entières de *l'Iliade* et de *l'Odyssée* : à propos d'un repas qui lui a été servi, d'un lit qui lui a été préparé, d'un bivouac en plein air, de la chevelure des Grecs, d'un combat qui lui a été relaté... Et il se justifie ainsi : « Si je cite Homère, ce n'est pas pour faire une vaine parade de ma science, mais pour montrer au lecteur combien la Grèce a conservé de ses anciennes coutumes à travers les siècles, les invasions, les conquêtes, les calamités et les vicissitudes de la fortune. »[52]. A l'entendre, le

peuple chante comme Orphée, l'épouse de tel chef est « d'une grande beauté, grave et modeste », telle une « Minerve »[53]. Un poète analphabète et bossu lui prouve « que les Grecs n'ont pas perdu le talent que possédaient leurs ancêtres »[54]. Les Roméliotes sont dignes des soldats antiques, agiles comme des boucs, forts comme des lions, et leur sobriété est spartiate : « Ils n'ont ni tentes, ni lits, ni aucune espèce d'abri. Leur capote est leur matelas, une pierre leur oreiller, leur toit un ciel toujours serein »[55]. Pecchio voudrait que, comme aux hôtes illustres autrefois, tel capitaine lui raconte ses « hauts faits ». Même son style, quand il évoque les gens, est de dérivation antique : le peuple du Péloponnèse est « beau et fort » ; Roméliotes et Suliotes sont « les hommes les plus beaux et les plus robustes » qu'il ait vus : ils ont la peau couleur du cuivre, la poitrine comme une cuirasse, de superbes cheveux, ce sont de braves guerriers. D'ailleurs bien des capitaines sont « braves », les habitants d'Hydra sont « prudents et courageux », et cette île est « berceau d'intrépides marins » ; tel capitaine lui parle « d'un air plein de grâce » ; tel jeune héros a « les yeux vifs et un courage impétueux, son costume et ses armes » étincellent « d'or et d'argent » ; pour tel autre au contraire, qui se distingue par sa grave austérité : « on ne voyait sur sa personne ni or ni argent »[56]... Et bien des récits ont une saveur épique (alors que les rares fois où Collegno appelait les Grecs « Hellènes », c'était par dérision, pour en souligner le côté navrant et grotesque[57]).

42 Non seulement le journal de Pecchio abonde en références antiques, mais il s'orne aussi de références littéraires italiennes : une dizaine de vers de Foscolo quand il évoque la bataille de Marathon, Pétrarque et ses « chiare fresche e dolci acque » devant tel ruisseau ; même le Tasse et l'Arioste font une apparition[58]. Nombreuses également les comparaisons magnifiantes : les Suliotes sont comparés tout à tour aux condottieri italiens, aux guérilleros espagnols, aux clans écossais et aux chevaliers de Malte ; les Roméliotes surpassent les grenadiers de Napoléon et les gardes anglais.

43 En dépit de cette vision idyllique, il ne cache pas le choc qu'il a reçu en arrivant à Nauplie et plus tard au Pirée. L'arrivée à Nauplie est d'ailleurs caractéristique du double effet que produit la Grèce sur le voyageur : très belle quand elle est vue de loin, misérable et sous-développée quand elle est vue de près. Après une première belle description d'ensemble il écrit :

> « La perspective qui de tous côtés entoure Napoli de Romanie rend sa situation une des plus pittoresques du monde ; mais au moment où l'étranger a posé le pied sur le rivage, son enthousiasme se refroidit, l'enchantement cesse. Les rues étroites, les maisons mal construites, l'air épais et imprégné d'une odeur fétide, lui inspirent une répugnance involontaire. Les inconvénients qui en proviennent sont si grands et si nombreux qu'il faudrait les travaux d'un Hercule pour les faire disparaître. »[59]

44 De même quand il arrive en vue du Pirée : « mes regards avides cherchèrent le Pirée, l'antique, le célèbre Pirée ; mais à ma grande douleur je ne vis qu'un port peu sûr et quelques ruines éparses sur le bord de la mer »[60]. Bien sûr, il ne manque pas non plus de souligner l'état de défense déplorable de la place forte de Nauplie (ni provisions, ni artillerie, ni ingénieurs), l'indiscipline des troupes, qui choque profondément son esprit occidental, le fatalisme qui fait qu'on ne cherche pas à éviter les épidémies... Mais il attribue ces défauts à l'esclavage si longtemps supporté : « Les Grecs ont en quelque sorte hérité du fatalisme des Turcs »... « Les Grecs ont appris des Turcs l'art de perdre le temps »[61]... Et comme il faut bien qu'il y ait des coupables, il dira, pour blanchir les Grecs aux yeux des Philhellènes de l'Europe Occidentale :

> « La tyrannie turque n'a laissé à la Grèce que son soleil et son sol »[62].

45 Mais Pecchio veut avant tout voir des gens. C'est pour rendre visite aux Grecs qu'il a eu cette mission, et, durant les deux mois de son séjour, il fait le tour du nouveau petit Etat. A chaque étape il demande à rencontrer les personnages les plus influents. Son périple le mène de Nauplie à Argos, Tripolis, Calamata, Sparte, Hydra, Egine, Athènes, Epidaure. Il reconnaît être peu intéressé par les ruines antiques, et mis à part le Parthénon, pour lequel il constate que la Société des Amis des Muses a bien contribué à son exhumation des décombres, il ne les mentionne pas. Les lieux liés au nouvel Etat grec le passionnent beaucoup plus. Sa première (mauvaise) impression de Nauplie est vite compensée par cette évidence : « mais en quels temps, en quels lieux la liberté a-t-elle eu un berceau d'or »[63] ? A Epidaure, pas un mot sur le théâtre antique ; par contre il va voir avec une sincère émotion la pauvre maison dans laquelle fut rédigée, le 1° Janvier 1822, la première constitution grecque (il la compare aux chaumières dans lesquelles les Suisses se confédérèrent contre la tyrannie de l'Autriche).

46 Son premier contact avec les dirigeants l'a choqué. Puis, au fur et à mesure de ses rencontres, ses impressions s'émoussent. Mais les rares fois où il peut converser avec un gouvernant vêtu à l'européenne, et parlant l'une des langues qu'il connaît, il ne manque pas de le souligner. De toute évidence, les gens vêtus à l'européenne ont sa préférence. Il est très étonné de constater, dès son arrivée, que depuis qu'ils se sont libérés de leurs tyrans turcs, les Grecs font tout « à la turque » : ils mangent, boivent, fument, s'habillent à la turque. Sous la domination ottomane cela leur était interdit : maintenant ils exhibent turban, kaphetan et bijoux orientaux. Paradoxalement, vivre à la turque est leur manière de réagir à la leurs ex-tyrans. Or c'est là pour Pecchio une réaction étonnante (mais qu'il essaie de comprendre)[64]. Dès son arrivée, il va rendre visite aux membres du nouveau gouvernement : « je les trouvai assis, ou, pour mieux dire, étendus sur des coussins qui formaient une espèce de sofa autour de la chambre. Leur costume, leur posture, l'immobilité de leurs physionomies, me firent d'abord croire que j'étais au divan. Le vice-président (...) comptait les grains d'un rosaire oriental. Les autres membres, vêtus d'un costume moitié grec et moitié turc, fumaient leurs pipes, ou imitaient leur président. »[65] Tous ont une vénération pour les habits couverts d'or et de perles.

47 Chaque étape de son voyage est marquée d'une visite importante. A Tripolis (Tripolitza) il va voir Ypsilanti et trois chefs d'armée célèbres ; à Calamata il rencontre le prince Mavrocordatos ; à Sparte, le général Murzina, à Hydra le général Colocotronis, à Egine le capitaine Kanaris ; à Athènes, il voudrait voir un illustre traître passé à l'ennemi et enfermé à vie dans une tour, mais regrette de n'y avoir point été autorisé. A chaque reprise, il a soin de se mettre en avant, de faire parler ses interlocuteurs illustres et de donner ses conseils d'européen. On l'écoute, on lui répond poliment[66]. Son souci de montrer qu'il est bien entré en contact avec ces personnalités confine au grotesque. Prétendant enregistrer avec la plus grande exactitude les entretiens, il les consigne sous forme de répliques. Le résultat est une série de scènes de théâtre terriblement artificielles. Comme il lui faut aussi tirer des conclusions, émettre des réflexions, il inflige à ses lecteurs des digressions où il pontifie sur les superstitions, sur le type de gouvernement qui conviendrait le mieux à la Grèce, sur l'indiscipline des armées ; autant de sermons où il utilise abondamment la première personne, et fait sourire le lecteur plus qu'il ne l'impressionne.[67]

48 Il faut attendre les douze dernières pages, qui sont d'une tonalité et d'un style tout à fait différents, pour avoir du panorama militaire, politique et social une vison plus sévère et plus lucide. S'écartant de la consignation jour après jour des événements, Pecchio y fait

des « considérations ». Or sa sévérité détonne après l'indulgence qu'il a démontrée jusque là, et ses multiples références poétiques en paraissent après coup d'autant plus artificielles. Bref, il y dit clairement ce qui ne va pas et ce qu'il faudrait faire.

49 Alors pourquoi, tandis que Collegno, sans jamais toutefois verser dans l'excès, trace de la situation un portrait véridique, réaliste, sobre, Pecchio est-il si contradictoire, si louvoyant, si prudent ? Les hypothèses de réponse sont multiples. Rappelons d'abord que, contrairement à ses deux amis, Pecchio n'a vu les choses que de l'extérieur, il est resté en dehors de l'armée et des batailles, dont il n'a eu connaissance que par voie de presse. Son but était de voir, non de combattre ; il ne s'est pas engagé totalement comme ses deux amis, il n'a fait que rendre une « visite aux Grecs », en tant que spectateur. Mais surtout, il était en mission et avait à rendre des comptes, aux comités philhelléniques. Il ne pouvait, en toute conscience, dire que le monde s'était trompé, que les Grecs ne méritaient pas la confiance des occidentaux[68]. Il ne pouvait renier le travail qui jusque là avait été fait et fouler espoirs et illusions des philhellènes. D'ailleurs on n'aurait pas voulu le croire. Rappelons-nous la réponse adressée par un de leurs représentants français au colonel Fabvier (« Je ne partage point votre manière de voir les choses de la Grèce »). Enfin, lui-même probablement ne voulait pas admettre qu'il était déçu. Il a trouvé certes des hommes différents de ce qu'il imaginait, mais il a cherché à tout prix en eux, sous la couche de barbarie dont il attribue la faute aux Turcs, les fondements de la culture européenne, et, partant, de sa propre culture italienne. Les récits d'Homère et l'histoire de la Grèce antique avaient dû nourrir son enfance et sa jeunesse : il est ému de voir ces lieux, et veut retrouver à tout prix ce qui a fait la base de sa propre culture. Quant à l'identité dans le patriotisme et le désir d'indépendance, si elle ne correspond pas, du moins extérieurement, à son attente, il la trouve tout de même dans les lieux (sa visite émue au berceau de la constitution d'Epidaure en témoigne) et dans quelques belles figures de héros qu'il idéalise.

50 Cette idéalisation de la Grèce, en qui on ne veut voir, de loin, que l'identité à l'Italie, en dépit des amers constats d'altérité que, de manière ouverte ou voilée les voyageurs ont dû faire, a parcouru tout le XIX° siècle. Mais si l'altérité a été une dure révélation pour les acteurs italiens des luttes grecques, l'identité a été un soutien moral pour les acteurs des guerres d'indépendance italiennes. C'est en termes enthousiastes que le jeune Ippolito Nievo en parle dans ses *Confessioni d'un Italiano*. Et si plus tard le mythe de Garibaldi a fait vibrer les révolutionnaires grecs[69], si des Grecs sont venus combattre, au XIX° siècle, sur le sol italien[70], c'est bien qu'au delà de l'altérité, au delà surtout de malentendus qui au XIX° siècle étaient plus qu'anachroniques, l'identité faisait à nouveau passer son courant de chaleur, et la fraternité retrouvée effaçait des querelles vieilles de huit siècles.

NOTES

1. *Lettere dall'esilio (1821-1825)*, a cura di Antonio OLMO, Roma, Istituto per la storia del Risorgimento italiano, 1969, 550 pages

2. *Diario dell'assedio di Navarino* (1825), in : *La vita e i tempi di Giacinto Provana di Collegno*, col *Diario dell'assedio di Navarino* che si pubblica per la prima volta nell'originale francese, con uno studio di Leone Ottolenghi, Torino, Loescher, 1882, pp. 193-298.

3. In : *Tableau de la Grèce en 1825 ou Récit des voyages de M.J. EMERSON et du Cte PECCHIO*, traduit de l'anglais, Paris, Emery, 1826, pp. 297-433.

4. Les deux numéros de l'année 1983 de la revue *Il Veltro* sont consacrés aux deux pays et s'intitulent *Italia e Grecia*. Voir également *Indipendenza e unità nazionale in Italia e in Grecia* (Actes d'un colloque organisé à Athènes en Octobre 1985), Firenze, Olschki, 1987, 237 pages. Plus ancien : Kostas KEROFILAS, *La Grecia e l'Italia nel Risorgimento italiano*, Firenze, La Voce, 1919, 280 pages ; *Italia e Grecia* (saggi su le due civiltà e i loro rapporti attraverso i secoli), Firenze, Le Monnier, 1939.

5. Cf. à titre d'exemple l'image détestable des Grecs que donne Pétrarque dans certaines lettres *Ad familiares*, ou les portraits qu'en dressent, explicitement ou non, l'Arioste et le Tasse dans *l'Orlando furioso* ou la *Gerusalemme liberata*. De même, les relations relatives à la quatrième croisade, pendant laquelle Constantinople fut pillée par les Croisés, sont parlantes quant à l'opinion que le monde occidental avait de l'empire byzantin.

6. Cf. certains proverbes italiens, rapportés par Giuseppe PITRE dans les volumes de la *Biblioteca delle tradizioni popolari* consacrés aux proverbes : « Greci, senza fidi » (Sicile) ; « Chi si fida di greco non ha il cervel seco » (Toscane) ; « Chi crede a Grego non g'ha cervelo intrego » (Venise). Signalons-en un autre : « Se incontri un greco e un lupo, lascia stare il lupo e uccidi il greco ».

7. Ouvrages consultés : Nicolas SVONOROS, *Histoire de la Grèce moderne,* P.U.F., Que sais-je n° 578, 4° éd., 1980, 128 pages ; G.G. GERVINUS, *Insurrection et régénération de la Grèce*, Paris, Durand, 1863, 2 vol. ; Edouard DRIAULT et Michel LHERITIER, *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*, Paris, P.U.F., 1925, 5 vol. ; Adolfo OMODEO, *L'età del Risorgimento italiano*, Napoli, Ed scientifiche italiane, 1965, pp. 279-284.

8. In : Giovanni BERCHET, *Le poesie originali e tradotte*, Firenze, Sansoni, 1907, pp. 3-22. Implicitement, à travers le destin et les souffrances du jeune couple grec protagoniste du poème, Berchet a exprimé ceux des patriotes italiens exilés, obligés de fuir l'envahisseur, et trahis par des puissances qui se déclaraient amies. Chaque strophe se termine poar « l'oltraggio stranier », et la tension patriotique culmine dans le cri unanime de tous les habitants qui décident de partir : « No, per Dio, non si serva al tiranno ! »

9. « Parga lacrimar ci fea, / Parga a venduti eroi madre infelice »... (sonnet « Al cavalier Andrea Mustoxidi, in : Opere di Vincenzo Monti, Napoli, Alfredo Meglio, 1863, p. 462)

10. Le plus célèbre : *I profughi di Parga* (1831), Brescia, Pinacoteca Tosio Martinengo ; deux copies (ou versions ?) en furent faites par Hayez en 1831 et 1832, dont l'une appartient à une collection privée.

11. Mais elle rencontra, du moins dans un premier temps, la réprobation des grandes puissances, effrayées de voir que le courant révolutionaire se répandait si vite.

12. Cf. Carlo FRANCOVITCH, « Il movimento filoellenico in Italia e in Europa », in : *Indipendanza e unità nazionale in Italia e in Grecia*, cité, pp. 2-23.

13. « Non vorrei (...) veder te e i miei figli qui nel presente stato di società ». Pour n'importe quel pays, il faut voir d'abord, avant de s'engager, « e mille volte più per la Grecia, nella quale non si conosce nulla se non si vede coi propri occhi »... (*Lettere*..., p. 471)

14. *Diario*..., p. 298.

15. Mais certaines lettres, adressées à des Italiens établis en Angleterre, sont écrites en anglais. Peut-être pour de simples raisons de transparence de courrier ?

16. *Diario*..., p. 257.

17. *Lettere*..., pp. 482-483.

18. Ibid., p. 10.

19. Ibid., p. 455.

20. Ibid., p. 461.
21. Lettre citée par Angelo MONTI, in : « L'Italia e il Risorgimento ellenico », in *Italia e Grecia*, cité, p. 347. (Cette lettre en effet ne figure pas dans le recueil *Lettere dall'esilio*).
22. *Tableau*..., p. 298.
23. *Lettere*..., pp. 456 et 467.
24. Ibid., p. 455.
25. Ibid., p. 461.
26. Ibid., p. 467.
27. Ibid., p. 469.
28. Ibid., p. 468.
29. « il non saper il greco è una sventura incredibile per me » (p.484) ; « mi mordo le labbra di ira di non saper il greco. Con questo parlante popolo un muto e un sordo è povera persona » ... « questa infame ignoranza del greco » (pp. 486-7) ; de même p. 488, p. 490...
30. « Fa veramente dolore di vedere che questo popolo greco, in cui sono tante preziose qualità militari, non sia con buone discipline e buoni ufficiali posto a segno di trionfare rapidamente de' suoi nemici. Gli egizii sono disciplinati da Europei » (Ibid., p. 476).
31. Ibid., p. 488.
32. *Diario*..., p. 227.
33. Ibid., p. 288.
34. Ibid., p. 291.
35. Mais lui n'est pas obligé de ne communiquer avec le peuple. Durant ses entretiens avec les chefs, sans doute disposait-il d'un interprète ; et la classe dirigeante parlait peut-être au moins l'une des langues qu'il connaissait.
36. pp. 233, 261, 275.
37. *Diario*..., p. 203.
38. Ibid., p. 223.
39. Ibid., p. 205.
40. Ibid., p. 225.
41. Amer commentaire : « si j'avais donné ma lunette à un montagnard, à un simple soldat, je suis sûr qu'on me l'aurait rendue ; mais il n'y avait dans le groupe que des officiers supérieurs » (p.221)
42. Ibid., p. 213.
43. Ibid., p. 255.
44. Ibid., pp. 211-212.
45. Ibid., p. 228.
46. Ibid., pp. 249-250. Avant de partir, il va saluer Mavrocordatos, lequel lui dit : « 'C'est dommage qu'à présent que nous commençons à vous connaître vous vouliez nous laisser'. J'ai été un instant tenté de répliquer que c'était parce que je les connaissais aussi que je voulais m'en aller ; mais je me suis contenu, et j'ai répondu simplement que j'étais fâché de n'avoir pas été connu plus tôt. » (p.295)
47. Ibid., p. 246. Peu auparavant, relatant sa visite aux Turcs, il avait dit avoir trouvé plus de cordialité et d'honneur que chez les Grecs. Il en a profité pour s'enquérir de son ami : était-il prisonnier, ou mort ? On s'est empressé de faire des recherches, et le décès ayant été prouvé, il écrit : « je pourrai dire que si Santa Rosa a été pleuré en Grèce, il l'a été dans le camp ennemi ! ». (p.244)
48. Ibid., p. 273.
49. Ibid., p. 276. Autres exemples de réflexions du même genre : le colonel Fabvier est avec deux officiers récemment arrivés : « Les deux officiers venus avec Fabvier en sont à leur apprentissage de la vie grecque. Pauvres gens ! Je les plains de tout mon coeur. » (p.270). Un peu plus loin, il nous fait savoir que l'on supplie les grandes puissances d'envoyer un roi en Grèce, et que le

général Roche oeuvre, dit-on, au profit d'un des fils du duc d'Orléans : « Pauvre enfant, qu'a-t-il fait pour qu'on l'envoie régner ici ! (...) j'en étais à concevoir comment le duc d'Orléans pouvait consentir à envoyer un de ses fils en Grèce ». (p.273)

50. Ibid., p. 264.

51. Or à l'époque, on n'affronte pas un difficile voyage en mer d'une centaine de jours (aller et retour) pour si peu.

52. *Tableau...*, p. 313.

53. Ibid., p. 371.

54. Ibid., p. 335.

55. Ibid., p. 328.

56. Ibid., pp. 327, 330, 365, 366, 320, 315, etc.

57. *Diario...*, p. 210, 211.

58. De même *Le Corsaire* de Byron est plusieurs fois cité. D'ailleurs, comme preuve de la bienveillance de l'Angleterre envers la Grèce, le journal de Pecchio s'ouvre sur cette phrase de Byron (dont l'auteur ne donne pas la source) : « C'est surtout toi, Albion, reine des mers, qui ne dois pas abandonner les enfants de l'Océan. » (p.297). De quoi justifier le travail des comités philhelléniques britanniques et les contenter.

59. Ibid., pp. 298-9.

60. Ibid., p. 375.

61. Ibid., p. 299 et p. 316.

62. Ibid., p. 339.

63. Ibid., p. 301.

64. « A Paris et à Londres, on soutient que les Grecs, n'étant plus des Turcs, doivent, s'ils veulent entrer, dans la grande société européenne, se dépouiller de leurs anciennes pratiques, et adopter les usages de la nouvelle famille qui s'empressera d'accueillir en eux des frères. Ce sentiment est louable, mais prématuré. Il n'est pas aussi aisé de changer les habits et les costumes [coutumes ?] d'une nation entière, que les décorations d'un spectacle de Paris ou de Londres ». (p.302)

65. Ibid., p. 301.

66. Il émet toutefois lucidement cette réserve : « Je ne sais, à vrai dire, si l'on peut se fier à la sincérité de ces réponses, et si les capitani ne montraient pas une trop grande condescendance, soit par politesse, soit par dissimulation. » (p.326)

67. Néanmoins, Pecchio est un bon voyageur au sens positif du terme. Jamais il ne critique ou ne dénigre ouvertement, jamais il ne se plaint des conditions de son séjour. Toujours il cherche à comprendre, à s'adapter, et fait preuve d'une louable curiosité. Certes, il fait en sorte de rencontrer toutes les personnalités possible, dans toutes les villes où il va. Mais il essaie toujours d'avoir une opinion sur le peuple, dont il n'hésite pas à partager les repas et le modeste toit. Il déclare, et son attitude ne le dément pas : « Je n'ai jamais hésité dans mes voyages à suivre les coutumes du pays où je me suis trouvé afin de mieux les connaître » (p.338). Et il discute aussi souvent qu'il le peut avec les gens, lorsqu'il en a la possibilité.

68. En fait, les années 1823-1825 sont pour le nouvel Etat grec des années noires de guerre civile. Nos trois amis ont vu la Grèce sous le plus mauvais jour qui fût. Pecchio n'ose pas dire lui-même la vérité, car il est du côté des Grecs. La vérité, il la fait dire à un Français, le major Selve, lieutenant du pacha Ibrahim : « Voyez ces malheureux fils de la liberté, qu'ont-ils fait depuis quatre ans ? (...) Ils n'ont pensé qu'à se faire la guerre entre eux et à se détruire les uns les autres » (p.350).

69. En 1862 cent cinquante volontaires italiens débarquent à Patras, où les Grecs attendaient Garibaldi en personne. Les Grecs furent terriblement déçus quand ils apprirent que Garibaldi, blessé à l'Aspromonte, ne pourrait venir. (DRIAULT et LHERITIER, Op. cit., pp. 460 et suivantes)

70. Il y eut une participation de volontaires grecs en Italie aux révolutions de 1830-31, de 1848, et aux guerres d'indépendance de 1859 et 1860. En effet, la campagne franco-piémontaise souleva

des espérances en Grèce. Il y eut à Athènes des manifestations estudiantines contre l'Autriche, et le journal *Aurore* lança une souscription pour enrôler une légion grecque qui irait combattre en Italie. (Bruno LAVAGNINI, *Grecia 1859 nel diario di Francesco Crispi*, Palermo, Quaderni dell'Istituto siciliano di studi bizantini e neoellenici, 1967). Il y eut encore des Italiens pour aider les Grecs lors de l'insurrection crétoise de 1866, et dans les guerres entre Grecs et Turcs de 1897 et de 1912 (Cf. Antonio LIAKOS, « Il problema dell'unificazione nazionale in Italia e in Grecia », in : *Indipendenza e unità nazionale*..., cité, pp. 25-34). Voir également Francesco GUIDA, « Italia e Grecia dalla formazione del Regno di Grecia ai giorni nostri », in : *Il Veltro*, Genn. Apr. 1983, pp. 27-55.

RÉSUMÉS

Cet article, fondé sur l'étude des *Lettere dall'esilio* de Santorre di Santa Rosa, du *Journal du siège de Navarin* de Giacinto Provana da Collegno et de la relation de voyage du comte Pecchio (*Une visite aux Grecs*...), relate les espérances et les désillusions des patriotes italiens qui, dès le début des années 1820, partirent aider la Grèce et même combattre dans les rangs de ses soldats.

INDEX

Mots-clés : patriotisme, Pecchio (Giovanni), Provana da Collegno (Giacinto), révolution, Risorgimento, Santa Rosa (Santorre di), voyage
Index chronologique : XIXe
Index géographique : Grèce

AUTEUR

BRIGITTE URBANI

Université de Provence